



SEANCE DU 17 décembre 2013.

Restitution de l'intervention de :

Hervé Castanet

Par l'équipe d'auditeurs : Barbara, Joëlle, Roland, André et Gilles

TITRE : Il n'y a de faute qu'à céder sur son désir

Introduction :

Je remercie les responsables de l'université populaire d'Avignon de leur invitation, et je me propose de parler à partir de mon champ qui est une pratique, la pratique analytique.

Lorsque l'on m'a donné le titre global de cette année, l'erreur, (la faute, la responsabilité,....), j'ai choisi un des termes, la faute et je vous propose une phrase : « *Il n'y a de faute qu'à céder sur son désir* ». La salle se prête à cela puisque sur le tableau il y a une phrase que vous avez tous dit au moins une fois, « *Je t'aime fort* ». Cela peut être une phrase d'enfant, d'amoureux, d'amoureuse, et au fond, c'est une trace. Nous arrivons dans l'amphithéâtre, il fait froid dehors, et l'on voit dans cette écriture plus large et plus tremblotante, « *Je t'aime fort* » ; qu'il y a une rupture par rapport aux autres informations du tableau qui permettraient aux étudiants qui vous précédaient de ne pas se perdre.

Dès que l'on entend cette phrase, j'aurais pu ne pas la voir, j'aurais pu faire semblant, mais je me dis que la faire surgir, la prendre au sérieux, fait se poser une question : est-ce que celui ou celle qui a écrit cette phrase l'a prise au sérieux ? , c'est-à-dire quelles conséquences il ou elle est prêt à en tirer ? Ce n'est pas compliqué de dire : « *Je t'aime fort* », le « *fort* » annule le « *je t'aime* », le réduit ou l'abrège. « *Je t'aime beaucoup* », on ne sait pas très bien si le « *beaucoup* », parce qu'il dit énormément, ne vient pas indéterminer le fait ; bon sens quand je dis « *je t'aime* », c'est plutôt des points de suspension, puisqu'après, quelles conséquences ? Et chacun peut penser, toutes les fois où il a reçu des phrases avec « *je t'aime* », qu'il n'y avait pas de conséquences, ou bien les phrases que chacun d'entre nous avons pu prononcer sous cette forme : « *je t'aime, fort, beaucoup, énormément,.....* » On peut faire la marguerite, et dont on sait que cela nous laisse un goût amer, quant aux conséquences.

Après tout, est-ce que ce sont simplement des mots prononcés là où le latin se plaisait à dire : « *flatus vocis* », un souffle, un peu de choses, un presque rien, là c'est écrit, ça peut s'effacer, ça n'est que de la craie sur un tableau .

Mais celui ou celle qui l'a écrit et celui ou celle à qui la phrase était destinée, mais n'oubliez pas trop vite que c'était une fille et un garçon ou un garçon et une fille, deux garçons, deux filles, quelles conséquences il ou elle en a tiré et quelles conséquences celui qui a reçu la phrase en a tiré ou pas ?

Vous voyez déjà qu'on est bien orienté dans cet amphithéâtre, on arrive du dehors, et déjà la question de la chose se pose : est-ce que je vais céder sur la phrase d'amour ou pas, soit quand je la prononce, soit quand je la reçois ? Si je la reçois, quelles conséquences. Là vous voyez que ça parle à tout un chacun, que vous ayez déjà entendu parler de la psychanalyse, que vous ayez lu sur la question ou pas, et vous ne pouvez pas ne pas avoir lu un livre, entendu une musique, vu

une pièce de théâtre ou un film où cette question là n'est pas d'actualité.

Quelles conséquences par rapport à l'amour, est-ce qu'on met des points de suspension au je t'aime ? On verra les circonstances, on verra ce que tu me réponds, qu'est-ce que tu donnes en échange. Ou bien un je t'aime (jeu thème) avec un point d'exclamation, un point d'interrogation marqué par le ton, comme l'on dit, c'est une des formes de l'interrogation je t'aime, je l'aime ?

Si je reprends cette phrase, c'est parce qu'au fond d'emblée elle nous porte à la question qui nous occupe : dans le titre vous nous avez annoncé le désir et là vous nous parlez de l'amour ; mais pour le moment on ne va pas encore distinguer les deux, prenez le désir dans sa forme assurée et qui ne se réduit pas à une caricature.

Parfois les dames d'avant, pas d'aujourd'hui, imaginaient que le désir des hommes était évident. Les hommes savent désirer et ils auraient l'organe qui prouverait la présence de leur désir, non sans mécanique ; certains hommes peuvent faire croire ça, parce que l'organe manifeste une présence, il signerait le désir.

Les dames souvent interrogeaient le leur en négatif, regrettant, se plaignant, espérant qu'il n'y ait pas pour elles l'évidence du désir dans l'organe, le caractère comique de l'organe, lorsqu'il prétend avec ses prérogatives marquer l'horizontale. Enfin, tous les déplacements métonymiques que renvoyait, bien évidemment, ce petit bout de chose, dont il peut croire, lui le garçon, que ça va faire loi. Parfois les garçons ont même fini par croire que leur désir avait cette présence, avec l'orgasme, et quand l'orgasme ne marchait pas, ils en dépendaient quand même beaucoup, c'était l'impuissance. Ils voulaient bien tout, mais pas l'impuissance, à oui, ce relais de l'urologie.

Alors une petite phrase pour sortir de cette guerre immature : « *lorsque le désir du côté homme, que l'orgasme soit ou non au rendez-vous, est aussi énigmatique que le désir d'une femme* ». Ces anecdotes, ces fictions, c'est quand même ce que les séances d'une analyse ont pour but, assez vite, de dégonfler. Il suffit d'être un garçon pour savoir quand même que l'orgasme c'est un certain encombrement, une sorte de caricature.

J'ai trouvé la phrase chez Lacan dans un texte de 1961 et ça vous donne une orientation pour le désir déconnecté de l'évidence empirique : « *j'avais la preuve, ça ne passe pas par la tête* », c'est le grand projet d'un journal féministe comme « *Elle* », qui continue de paraître chaque semaine, désirez, dit-on aux dames, sans vous prendre la tête. En quelque sorte, on leur dit : « *Allez-y, vous pouvez coucher comme les garçons le faisaient* ». Les garçons ennuyés, parce que souvent par rivalité entre eux, ils désiraient sans se prendre la tête jusqu'à ce que les ennuis arrivent, soit que l'organe ne soit pas au rendez-vous, où qu'ils tombent amoureux.

Donc c'est ça l'idée qu'on pourrait désirer sans en passer par la tête, il ou elle jouit, ne voilà-t-y pas le partenaire viril qui marquerait immédiatement sa présence. Il est certain que ça n'est pas l'apanage des garçons et des filles. Lisons Jean Genet et ses romans entre 1942 et 1947, c'est à pleines pages comment le garçon, le beau garçon viril peut provoquer justement le désir de l'autre homme.

La thèse première de la psychanalyse, vous en avez déjà un aperçu dans mes remarques, c'est que c'est bien beau ce que tu dis, mais quelles conséquences ? Pas morale, pas religion, tu la touches, tu l'épouses. Quelles conséquences chacun tire pour de bon des phrases qu'il énonce ?

La deuxième c'est que le désir touche au corps : on peut demander à des patients qui nous disent à la première séance où et comment, où seul et seule, c'est plutôt les gars qui seraient seuls. Il faut savoir comment les messieurs bricolent pour malgré tout être beaucoup moins seul ; ça n'est pas exact, statistiquement, je vous parle du cabinet de l'analyste ; ça n'est pas de la sociologie, mais ça renseigne sur un point de la sociologie.

Et puis on pose cette question assez vite : « *ça vous manque ?* », (la chose, le désir). Et là les réponses sont multiples : pas du tout, oui, beaucoup, on continue : « *comment vous vous débrouillez ?* », ce que le sujet met en place pour, malgré tout, s'affronter au désir. Vous voyez que ce n'est pas mécanique, ça n'est pas le désir sans prendre la tête. Dans « *Elle* », ça veut dire : « *Désir sans être coupable* », donc c'est toute la rubrique des fleurs de l'été, je suis sortie avec mon professeur de classe terminale ; pas de problème, tu étais majeure, déculpabilises-toi.

On voit comment un journal comme « *Elle* » a son importance dans la grande histoire du féminisme, de ce qu'on appelle parfois la libération des mœurs, avec tous les guillemets nécessaires.

En tous cas, ce que la psychanalyse dit, c'est autre chose : elle dit qu'au fond le désir, n'est jamais évident, n'est jamais simple, et que pour qu'il advienne, le désir, n'est pas simplement le désir sexuel, c'est pourquoi il recoupe aussi l'amour quelque part, il faut une petite machinerie mentale.

Non pas ce que l'on croit, le petit scénario que certains développent dans les pratiques masturbatoires, cela a son importance, lorsque le sujet l'avoue, pour produire comme le disait Freud, le plaisir onanistique, et l'avouer à un tiers, cela est difficile. Pas seulement celui-là que le sujet a dans sa poche, parfaitement stéréotypé, et souvent des deux côtés, homme ou femme, mais ce dont on va parler, c'est d'une petite machinerie, pas un produit formaté.

Le plus intime de ce par quoi vous désirez, est propre à chacun de nous et de façon la plus intime, ce n'est pas comme le voisin, ça n'est pas comme la voisine. Ce sont des sujets qui, dans la cure, au début disent : « *tout le monde doit vous le dire !* » Absolument pas, ça marche au cas par cas, ensuite il y a des grands signifiants, des grands idéaux, pour légitimer tout ça.

Quand on est dans un lieu où, au fond, on ne parle pas au non de l'idéal, puisqu'à la fin il n'y a pas la bénédiction, il n'y a pas l'appel à la responsabilité, cela s'appelle la petite machinerie inconsciente. Inconsciente prenez-le au sens banal, le sujet n'a pas à disposition comme dans sa poche d'autres mouchoirs, ou trousseau de clés, ça ne laisse pas tranquille pour autant, ça dérange, la psychanalyse appelle ça d'un terme aussi courant, mais qui là est dans une acception particulière, entendez-le comme inconscient, le fantasme.

C'est un fantasme, une petite machination, inconscient, on peut toujours imaginer, on sait ce qu'on dit, on sait ce qu'on fait, on sait ce qu'on veut. On peut dire : « *Je sais ce que je dis* », lorsque vous soutenez une dissertation en classe de première, mais c'est pareil quand vous soutenez votre paroles dans un jury de thèse, vous savez ce que vous dites, après des années de travail.

Donc, ce n'est qu'un fantasme, un effet, dit Lacan, bien dérangeant, puisqu'on ne sait pas où le ranger, de ce qu'il soit là, entier dans sa mesure de fantasmes qu'il n'a de réalité que de dissoudre. Vous n'allez pas tomber sur l'instinct : le désir c'est ça, la dimension animale, comme certains croient que ça advient, que c'est un bricolage comme ça, avec des pensées, des mots, et n'attend rien de vos pouvoirs. J'aimerais ne pas y penser, j'aimerais qu'il (elle) ne compte pas pour moi, je n'aimerais pas faire ainsi, j'aimerais quand je sors le soir, ne pas craindre que l'on m'agresse, ou bien j'aimerais, quand un autre me dit je t'aime, que je ne l'entende pas et me le redise trois fois.

Mais que, vaut devant lui, le fantasme, de vous mettre en règle avec vos désirs ; on parle beaucoup de confesseur au XVII^{ème}, XVIII^{ème}, la littérature y fait référence, la philosophie, c'était plutôt : « *Mettez vous en règle avec Dieu* » et les désirs subiront les conséquences de mortifications qu'il faudra pour que vous soyez en règle avec Dieu ».

Le psychanalyste n'est pas un bénédictin, je ne suis pas prêtre non plus, je ne vois pas à quel titre je demanderai à chacun de se mettre en règle avec Dieu ; ce qu'on vous demande généralement avant de mourir pour que vous ayez l'absolution.

La psychanalyse, par contre, vous demande, si vous consentez à aller voir un analyste, c'est-à-dire d'avoir rendez-vous avec vous-même ; par exemple, si vous vous appelez Jean-Jacques Rousseau, à savoir que Jean-Jacques rencontre Rousseau, et que dans ce moment de rencontre, certes par le biais d'un tiers, l'analyste, que l'enjeu ce soit pour vous, dans le plus intime de vous même, de vous mettre en règle avec vos désirs. Tout cela c'est de l'abstrait.

Donc je continue à me dire que s'il n'y a de fautes qu'à céder sur ses désirs, c'est qu'il n'y a de faute qu'à ne pas se mettre en règle avec ses désirs. Ce n'est pas un tiers qui vous demande des comptes, enfin peut-être que le monsieur où la dame qui reçoit le : « *je t'aime fort* », peut demander des comptes; tu dis ça, et dans la minute qui suit, « *On se revoit la semaine prochaine ?* » Les messieurs connaissent ces femmes qui disparaissent au moment même où le

désir émerge, elles s'éclipsent et les dames, bien sûr, savent que les messieurs qui, une fois qu'ils ont émit leurs désirs, croient que cela leur suffit après l'avoir dit, et ils veulent dormir sur leurs deux oreilles. « *Mais je te l'ai dit !* », où parfois c'est le partenaire, là dans la rencontre amoureuse, lors de la rencontre du désir, qui peut, le cas échéant, demander des comptes sur le désir qui est énoncé, le désir incluant l'amour.

Comme on trouve le mouvement en marchant, ça peut être une formule épistémologique un peu empirique, je m'amuse avec cette phrase populaire, le mouvement se trouve en marchant, je vais vous parler d'un cas. Je ne le fais pas d'habitude dans des lieux qui ne sont pas cliniques, c'est-à-dire quand je sors de l'hôpital, néanmoins je fais une exception, car le cas vient d'être publié: « *HOMOANALYSANTS – DES HOMOSEXUELS EN ANALYSE* »(Navarin, *Le champ Freudien*, 2013).

Je vais vous parler d'un cas qui est suffisamment transformé pour que, évidemment, le secret clinique soit absolument préservé. Vous allez voir un monsieur qui démontre comment il n'y a de fautes qu'à céder sur son désir. Ne croyez pas que je vais faire une intervention polémique, ça n'est pas l'objet ; je respecterai absolument que, pour des raisons religieuses, politiques, voire citoyennes, et d'autres convictions bien entendues, vous ne puissiez pas voir un mot d'ordre politique en la circonstance.

Enfin nous allons constater que le mariage pour tous exacerbe les passions : il contreviendrait à une loi naturelle ; moi je ne suis pas contre qu'un lecteur des textes religieux , ceux que je connais un peu mieux que les autres, les textes catholiques, puisse affirmer qu'il est une loi naturelle et cite la grande référence qu'est Saint Thomas d'Aquin.

Simplement, je parle à partir de ma boutique, en quelque sorte, théorique, clinique : la psychanalyse répondrait, avec Jacques Lacan, que la nature n'existe pas. On peut croire à la loi naturelle, et à plein d'autres choses, du reste, c'est la légitimité de croire à la loi naturelle puisque la genèse énonce : « *et Dieu les créa homme et femme* ».

On ne va pas balayer cela d'un revers de main par une lubie moderniste ; ce qui est plus compliqué, c'est que cette loi naturelle qui à sa légitimité dans un dogme ne fait pas appel pour la démontrer, au dogme qui ne démontre rien mais qui affirme. On a fait appel pour démontrer cette loi naturelle à la psychanalyse et on a fait croire que les psychanalystes disaient : « *il faut un papa et une maman* ».

Donc, je me propose de prendre un cas et de voir comment il éclaire ces questions, ce qui n'enlève rien, par exemple à des choix religieux ou de loi naturelle évidemment. Le patient dont je vais vous parler s'appelle Renaud. C'est un cas qui est fait pour être lu et publié, où des éléments qui pourraient rendre difficile la lecture par les scènes rapportées, ne sont pas présents dans le livre.

Renaud a fait deux courtes tranches d'analyses, chacune en face à face, séparées d'une longue période de 20 ans. Dans la première, il aimait les femmes, les désirait virilement, et les séduisaient avec assiduité. C'était simple, l'amour pour une femme stoppa la série. Fin de la première tranche.

Dans la seconde, il est déchiré par une passion amoureuse et sexuelle exclusive pour de jeunes hommes. Désormais les endos du désir aboutissent à ce que, je le cite : « *tout lui soit souffrance* ». Rien ne va plus. Il éclaircira la répétition de jouissant, c'est à dire la façon de désigner son orgasme, qui se loge dans cette quête homosexuelle et brusquement changera de vie.

N'allez pas croire que changer de vie, ça a constitué, pour lui, à revenir vers les gens. Fin de la seconde partie.

Aimer une femme : cadre supérieur actif, Renaud est venu me consulter une première fois il y a près de vingt ans. Il en avait 29, sportif, habillé à la mode, il décrit alors un monde qui va avec son statut: il n'hésite pas à utiliser les signes extérieurs qui l'identifient socialement, mais il le fait avec goût et élégance. Ce n'est pas une caricature conformiste : il sait ajouter le détail vestimentaire qui le distingue, et le trait d'humour qui le décale du stéréotype.

L'efficacité est son but, le pragmatisme régit son monde et il va voir un analyste pour

résoudre une difficulté précise ; il parle abondamment, n'hésite pas à rapporter rêves, fantasmes, souvenirs et rien ne le gêne dans le cabinet. Bref, Renaud est pressé, il cherche une solution, mais n'a pas la naïveté de croire que l'analyste la détient. Il repère que c'est à lui de la trouver et qu'elle devra tenir la route ; il est vif et sympathique et ne veut pas perdre de temps.

Que se passe-t-il pour lui ? Divorcé, père d'une petite fille qu'il adore, il vient de rencontrer Jeanne, qui ne correspond pas exactement à ses critères de choix esthétiques actuels. Notamment elle n'a pas cette silhouette longiligne qu'il exige de ses partenaires, les faisant ressembler à des corps androgynes à l'adolescence.

Beau garçon, Renaud n'a pas de mal à séduire ni à trouver des partenaires pour le sexe et le bon temps. Jeanne, elle, est différente : elle a en effet des formes féminines bien visibles, c'est une femme précise-t-il. Il hésite à s'engager, se demandant à l'occasion ce que les autres, ses amis, ses relations, le regard anonyme des passants, penseraient s'il était lui avec elle. Il craint leur jugement. Cette hésitation le fait souffrir car il commence à aimer Jeanne. C'est le temps de la décision me dit-il, et c'est pour cela qu'il vient me voir il y a 20 ans. Les deux années d'entretiens se terminèrent abruptement après une question de l'analyste : « *l'amour ou la contrainte esthétique ? Lequel des deux peut l'emporter ?* » La question se voulait d'ouverture ; sur ce il disparut. J'ai essayé de le contacter, injoignable. Pendant 20 ans, je n'ai pas su ce qu'il avait décidé. Avait-il pu se dégager de la pression et se recentrer sur son propre désir ? S'était-il mis en règle avec son désir, où avait-il voulu se conformer aux idéaux ?

Vingt ans après, il me rappelle, il y a urgence à nouveau. Les séances passées ont eu un effet : il a choisi Jeanne, et depuis vit avec elle. Il me confirma qu'elle a fait point d'arrêt dans sa série de conquêtes et que l'amour, donc son engagement, l'a emporté sur la séduction. Elle est la plus belle personne qu'il ait rencontrée et il ne lui a jamais été infidèle.

Désirer des garçons ? Aujourd'hui que se passe-t-il ? Son présent est douloureux, il en est selon son mot, malheureux. Depuis quelques mois son désir pour Jeanne a disparu, le désir sexuel, et l'intérêt qu'il avait pour elle, qu'elle soit à ses côtés, qu'ils dorment ensemble, prennent le petit déjeuner... Depuis quelques mois son désir pour Jeanne a disparu et il a des aventures amoureuses avec de jeunes hommes, au corps féminisés, qu'il appelle des « *garçon-fille* ». Cela ne lui était jamais arrivé. Il se demande pourquoi, mais n'en éprouve aucune culpabilité ni gêne. Ce n'est pas un homosexuel comme au temps de papa, il ne se cache pas, son monde ne vole pas en éclats parce que les hommes se substituent aux femmes.

À l'endroit de Jeanne, il se crée un alibi, auquel il ne croit qu'à moitié : je ne te trompe pas lui dit-il, puisque ce sont des garçons. Sa question est pragmatique : doit-il quitter sa femme pour vivre avec un garçon, ou bien attendre ? Il ajoute une chose très importante, c'est qu'avec les hommes rencontrés, ça échoue lamentablement, la passion intense le déroute, et il ne comprend pas leur désir.

Lorsque je dis jeune garçon, entendez toujours 22, 23 ans, si cela avait été un cas de pédophilie, je ne représenterai pas le cas, et vous savez que c'est un cas particulier ou la levée du secret médical est constituée, si nous y sommes affrontés. On ne peut pas jouer du secret médical par rapport à des actes connus de pédophilie.

L'angoisse et ses crises sont au rendez-vous : « *Ça me tord le ventre et ça m'occupe l'esprit* » dit-il. Actuellement il est amoureux de Mike qui vit à Paris. Celui-ci lui dit qu'il veut le voir, mais lorsque Renaud propose son carnet de rendez-vous, le jeune homme lui dit que rien n'est possible avant plusieurs semaines. De fait le chant et sa mère sont les priorités de Mike. Renaud ne comprend pas et souffre. Il n'a jamais rencontré une telle situation, d'autant plus que le credo qu'il clame partout est le suivant : « *si l'on veut, c'est possible* ». Et là il tombe sur de jeunes amants avec lesquels ce n'est pas possible.

Autrement dit Mike et les jeunes garçons rencontrés sont pris dans des embrouilles où se décline le choix impossible : son désir, y compris sexuel, loin d'en être atténué, est intensifié ; il ignore comment vont se poursuivre ses aventures amoureuses, il sait que son désir est réveillé, où il ira finalement se poser.

La reconnaissance de son désir est la preuve, selon lui, qu'il s'est libéré d'un poids ; c'est

douloureux, mais il ne reviendra pas, jamais il ne retournera à sa vie antérieure. Je ne reçois pas ce monsieur qui me dit : je veux continuer à aimer les femmes, à les désirer, ça n'est absolument pas cela. Aucun des cas dont je parle dans le livre n'a cette problématique ; je ne dis pas que c'est une généralité, il y a sûrement des sujets qui souffrent leur choix homosexuel de façon terrible, mais ça n'est pas celui dont je parle.

« Je suis, dit-il, attiré par les hommes, pas insensible aux femmes, même si je suis plus attiré en ce moment par les hommes, j'avance aussi l'hypothèse que je pourrais être aussi attiré par les deux, et que je peux être bisexuel, que je n'ai pas forcément à choisir définitivement, suis-je exclusivement et définitivement gay ? » Ce sont ses propres paroles : il m'écrivait souvent des mails très longs, entre les séances, et j'ai puisé dans ses mails ses phrases.

Impératif de non vie : Entrer maintenant dans le vif du sujet, après en avoir dressé le décor. Les femmes, choisies jeunes, la série des femmes et des papillonnages, stop ; 20 ans après il choisit les jeunes garçons, et cela se passe mal ! Pendant les 20 dernières années, sa vie fut bien réglée : l'automate-homme, chaque chose à sa place, y régna avec ses excès de confort, au moins en surface. Du côté privé, il était heureux avec Jeanne. Du côté professionnel il est devenu directeur général d'une petite entreprise innovante (c'est à peu près ce qu'il était devenu effectivement). Mais cette vie, telle qu'il la décrit, telle qu'il se la décrit, me la décrit, il ajoute que c'était un décor. Elle était, je le cite : « fade, sans saveur, connue d'avance, ce n'était pas, selon son expression, la vraie vie ». Ce n'était donc pas la sienne, parce que vécue par procuration.

Question simple : « pourquoi ne la continue-t-il pas cette vie ? » puisque, maintenant globalement, il approche des 50 ans. Pourquoi s'est-elle dévoilée, cette vie passée, si réussie dans ses apparences, comme une mascarade ? Il répond : « un beau jour, cette vie monotone et factice perd son équilibre, le décor s'écroule », Renaud, « craque », c'est son mot ; et chaque fois que quelqu'un tombe, qu'il est comme on dit aujourd'hui, déprimé, c'est qu'un réel lui est tombé sur la tête. Il faut savoir lequel, si c'est un réel psychique, en moins de quatre minutes, le médecin généraliste commence à prescrire les anti-dépresseurs.

Son entreprise donc, a failli couler et il l'a sauvée énergiquement. L'exploit accompli, le propriétaire de l'entreprise mis explicitement en position de père puissant, mais aux valeurs inacceptables, le dit ; mais le jette dehors, alors qu'il a fait le sale boulot des licenciements. Renaud est abasourdi, son monde ne tient plus. C'est dans ce contexte qu'il tombe amoureux des garçons. Le choix homosexuel fait réponse à cette éviction, à la façon dont pour lui, psychiquement, cette éviction s'est manifestée ; premier accroc rencontré dans sa vie.

Comment en rend-il compte ? Et là, c'est vraiment la boîte de pandore, la sienne, qui s'ouvre. Renaud dit avoir abandonné ses désirs il y a 30 ans, c'est-à-dire 10 ans avant que je ne le reçoive la première fois, alors qu'il n'en a pas parlé la première fois. Il ne m'a parlé que de Jeanne, de ses aventures, et du fait qu'il commençait à l'aimer.

À la fin de sa scolarité, alors qu'il aime les études, il ne passe pas le bac et entre dans la vie active. Je le cite : « j'ai mis dans ma poche mes envies et désirs profonds » ; c'est pour cela que j'ai choisis le titre pour cette intervention. Il cède, on ne sait pas pourquoi et comment, mais il va le dire. Il s'est conformé à la demande de ses parents. Son père, je le cite : « homme peu expansif, brut de décoffrage, démissionnaire », le traite de : « bon à rien ». Il n'envisage pour son fils rien de mieux.

Vous savez, ses phrases prononcées, qui pour certains ont un effet destructeur se retrouve partout. Par exemple chez une dame très brillante, spécialiste internationalement connue de rhétorique, aujourd'hui à la retraite, je ne la connaissais pas, j'avais lu ses thèses évidemment, me dit comme cela dans la conversation : « vous savez, famille catholique très nombreuse en Normandie, et puis à huit ans on me dit que j'ai une maladie où je ne peux ni sauter, ni courir, et on me met du plâtre un peu partout » et elle me rapporte la phrase du père, dite en famille : « évidemment, ceux qui ont un ou deux enfants, ne se trouvent pas affrontés à cela ; nous qui faisons des familles nombreuses, dans ces familles là, il y a toujours des déchets ». On voit comment elle a été désignée par l'autre, comment ça peut quand même conditionner beaucoup pour un sujet donc ça dépend ensuite ce qu'il en fait : elle a très brillamment réussi

professionnellement, mais cette dame de 65 ans vient me dire ça, alors qu'elle ne me connaît pas, au bout de deux minutes. Il faut croire que cela l'a marquée ce qu'elle a entendu lorsqu'elle avait huit ans.

Et cette phrase : « *bon à rien* », c'est une phrase négative, il y a des phrases positives : « *tu est mon amour adoré* » dit la maman à sa fille ; c'est autre chose comme vie et ça peut tout aussi bien vous marquer au fer rouge l'amour aussi puissant de la mère, dont on pourrait rêver : si elle en avait laissé un bout pour son mari ! Tout le monde connaît cela, probablement, de l'intérieur.

Donc le père le traite de bon à rien, et n'envisage pour son fils, rien de mieux. Sa mère ayant, elle, une phobie des difficultés matérielles, consent à cette solution : entrer dans le monde du travail. Pour chacun d'eux, dit-il, toute prise de risques est douloureuse, il ne faut pas exiger grand-chose de la vie, et se contenter de ce que l'on a, avec l'aide de la religion si nécessaire ; c'est Renaud qui parle, il renonce à ses désirs pour ne pas leur déplaire, pour éviter de les peiner, je me conforme à leur modèle. Il ajoute : « *j'ai fini par intégrer que mes parents avaient raison et qu'il valait mieux que je les écoute. Mes parents me conditionnent à faire un choix qui n'est pas le mien, je n'ai pas le courage d'assumer les miens, je suis pleutre* ».

Je l'écoute, je recueille tout cela, je suis là pour cela. Je me souviens d'avoir ensuite levé la séance, et il s'est retrouvé dehors avec cette phrase, non par méchanceté, mais parce que, d'une certaine façon, il était au pied du mur.

Avant l'abandon de sa scolarité, il avait été un enfant sociable, ouvert, heureux de vivre; désormais, c'est fini. La rupture signe un avant et un après : à la fin de l'adolescence, il est prisonnier de leur désir de non vie, et un événement qui touche à son corps vivant surgit. C'est un cas clinique : il a peur de ne pas pouvoir bander lors de la rencontre avec les filles, il précise : « *à force de peur, je ne bandais pas* ». Il consultera des médecins à plusieurs reprises, obtenant la même réponse : « *mécaniquement en bonne santé* ». Il repère que bander est un signe de vie, et de désir, bander c'est donc transgresser l'impératif de non vie du couple parental, et notamment de sa mère.

Les années suivantes, il vit avec l'idée de l'échec assuré, puisqu'il est un bon à rien, sexuellement et professionnellement. Le paradoxe est là : tout en séduisant de nombreuses filles et en s'élevant socialement, afin de démontrer à ses parents, justement, qu'il n'est pas celui qu'ils croient, il continue à être miné par la référence des parents. Il me dit : « *j'ai mis 20 ans à leur prouver, tout en restant dans un domaine sérieux, raisonnable, que j'allais réussir, jusqu'à ce que je sois viré de mon poste de directeur général* ».

Le licenciement signifie son échec, il incarne désormais le raté décrit par le père. Il n'était pas à sa place, et il me dit : « *trop haut pour moi, j'explose en vol* ». Et au cours des séances, ses mots se radicaliseront ; tout échec le renverra au même résultat : « *chaque fois que je bouge, je meurs !* »

Jour de l'éternité : il ne s'était jamais avoué depuis ses 17 ans qu'il avait oublié, regardant plutôt devant lui sa promotion sociale et s'assurant de la vie formidable qu'il vivait avec Jeanne.

La clinique, à quoi sert-elle ? A se poser une question : celle de son fantasme, la petite machinerie inconsciente, que certes il a tissé avec les mots des parents, mais c'est lui qui en a fait, par son fantasme, le destin. C'est lui qui a fait du « *bon à rien* » ce qui l'a marqué au fer rouge dans son corps.

Autrement dit, quel aperçu la cure lui donne-t-elle sur son fantasme ? Quel était le dispositif par lequel il cédait sur son désir ? Bien sûr la phrase des parents, elle est dure, et si l'on veut moraliser, on peut dire que ce n'est pas bien de dire cela à son fils ; on est d'accord. Comme nous ne sommes pas dans la position de refaire l'histoire, c'est plus compliqué que cela ; ce qui importe, c'est que ce n'est pas bien de dire cela à l'enfant, si vous voulez une phrase moralisante, vous auriez raison et moi aussi, évidemment. Où alors de dire au patient : « *ce n'est pas bien ce que votre père vous dit* ». C'est souvent utile de dire cela, car ça les décolle du : « *mais c'était comme cela et tout le monde est d'accord* ». Ce qui compte, c'est quel usage le sujet,

inconsciemment, en fait-il, construisant son fantasme où il cède sur son désir . Voilà où je voulais en arriver avec vous.

Autrement dit que vise-t-il à obtenir en désirant les hommes dans cette « *quête infernale* », selon son mot. Pour insister sur la présence de l'analyste, je vais isoler, au fond, trois interprétations.

Première interprétation : **vivre par procuration**

Je le cite : « *je cherche un homme jeune, pour vivre à travers lui les choix que je n'ai pas assumés à l'époque* », d'où la nécessité du même profil : jeune, beau, intelligent, artiste. Il ne veut pas d'homme « *homme* » comme il dit, « *semblable à lui ou ayant le profil masculin du père* » précise-t-il. Au moment de la rencontre des corps, je vais préciser en étant discret, il est actif. Prendre sexuellement le jeune homme, me permet aussi, dit-il, « *d'être à sa place* ». Il rêve que les possibles surgiront pour le sortir de la facticité triste de son quotidien. Il veut jouer le rôle d'un mâle sûr de lui et qui protège. Cette domination, c'est son mot, lui est essentielle : il contrôle ce qu'il advient, il est celui qui sait, qui peut, aide, décide. En miroir il sculpte sa vie au travers de l'autre garçon. Il lui faut donc immobiliser la scène, la réduire à un tableau vivant, le partenaire ayant pris la pose qu'il lui a imposé.

La vie par procuration n'est possible que si, paradoxalement, la vie en est exclue. Dès que le corps vivant et parlant du garçon se manifeste, la posture se rompt. En effet la vie, avec ses effets réels de contingence réapparaît, la projection a échoué, le tableau s'est animé. Cet échec est son drame : qu'il n'arrive pas à réduire le corps vivant et parlant du partenaire à une sculpture, ou un automate, s'il n'arrive pas à construire avec des garçons, alors c'est que sa vraie vie émerge, c'est donc que l'affirmation de son père est vérifiée. Il sera le bon à rien définitif. « *Un échec dans le domaine affectif, lié exclusivement à mon choix, signifierait vraiment que je suis intégralement, intrinsèquement, définitivement nul* ».

Il m'avoue que c'est pour cela qu'il n'a jamais pris de risque et que, désormais, il ne supporterait pas un nouvel échec. Sous la pression des séances, il serre le nœud qui l'étrangle, dans un premier temps, et qui lui donne en même temps le moyen de trouver le point à partir duquel il pourra le desserrer. C'est comme ces rêves où vous n'en finissez pas de tomber, dans un gouffre. Après le premier gouffre, un second, indéfiniment, une sorte de rêve pascalien qui n'en finirait pas de chuter dans des mondes. Eh bien, sous la pression des séances, sa lutte psychique interne se détruit : ou bien il assume et vit ses propres désirs, ou bien les vit à travers un autre jeune homme, et dans ce cas, ce n'est toujours pas sa vie. Avant il vivait la vie que lui avaient assignée ses parents, et à laquelle, en renonçant à ses désirs il s'était « *passivé* » pour l'accomplir, ou bien, alors, maintenant, il vit par procuration, la réussite d'un garçon, et vous imaginez combien il peut être le contremaître des exploits de l'autre. Il y a des hommes qui construisent leur femme comme cela, ce sont des poupées animées. On peut aussi trouver des femmes qui construisent leur homme de cette façon.

Il aimerait arriver à ceci je le cite : « *mettre mon énergie pour vivre ma vie, et non pour la fantasmer, à travers celle d'un autre* ».

Deuxième interprétation : **rejouer sa vie**

« *je donne aux hommes que je rencontre cette tendresse et cet amour qui me font défaut. Je comble ce manque, je l'efface* ». Procédant ainsi, je me donne la possibilité de réussir là où j'ai démissionné. Sa tentative inlassable de s'affronter à l'homme pour trouver sa propre vie, alors même que les moyens qu'il emploie c'est un procès de mortification. Son désir aujourd'hui pour les jeunes hommes signe la volonté d'en finir avec l'amour que son père ne lui a pas donné. Le dispositif qu'il met en place, dans le tableau qu'il actualise, dans la pièce qu'il joue, Renaud s'identifie tour à tour au père qui donne l'amour, et au fils qui le reçoit, et il finit, ravi, triomphant : « *je suis un nouveau jeune* ». Il veut contrôler la chaîne père, éternité, amour de moi, et ne pas déplaire à ce père, puisque c'est moi et pour pouvoir me faire aimer du père, donc de moi, la boucle est bouclée, il donne la tendresse, mais à son tour l'attend du partenaire. Comme le disait Lacan, les sentiments sont réciproques.

Troisième interprétation : **guetter l'impossible**

Je vais terminer sur ce point. Voici la pointe la plus vive de son fantasme, qui chiffre sa jouissance : il dit : « *qu'il aspire à être immortel* », et pour cela inlassablement, être le jeune homme, le jeune homme qu'il a à sa main. Cette transgression par laquelle il a le jeune homme à sa main, et auquel il s'identifie, il rêve d'une victoire sur la mort, sur le temps, sur la vie. Il cherche chez ces jeunes hommes au profil de garçons un accès fantasmatique à la vie éternelle. En devenant homosexuel, il transgresse l'ordre établi auquel ses semblables sont passivement soumis, lui se distingue des autres mortels par ce scénario : il échange un lot d'immortalité contre un lot triste de vie réelle.

Il dira cette phrase qui me paraît très juste : « *qui a-t-il de plus enivrant que cette quête de l'impossible ?* » et pour répondre à cette question qu'il ne s'était pas formulé, « *c'est pour cela, que plus qu'un acte sexuel, j'ai besoin de la manifestation du désir de l'autre partenaire pour moi. Pire, l'acte sexuel a fait vivre le désir de l'autre qui, pour être éternel, ne saurait se rabaisser à un simple coït, qui lui est l'expression de la vraie vie* ». Vous voyez que ce point-là à toute son importance et qu'il se découvre dans cette étude comme le point ultime où il cède sur son désir.

Il cède sur son désir en voulant éterniser dans son fantasme une espèce de désir immortel, alors même que le désir, en ceci qu'il implique des conséquences, est justement temporalité, action, décision, autrement dit, vie. Il tend dans ses relations de faire du désir ce qu'il hypostasierait d'une façon telle qu'il deviendrait immortel, et l'intérêt, c'est qu'amenant ce point même, se dévoile son fantasme, qui est le suivant : il est un enfant mort au désir congelé.

Fallait-il encore que l'analyste soit là, que le dispositif analytique soit présent pour qu'il puisse découvrir cette petite machinerie mentale, qu'on appelle un fantasme inconscient, dont il ignorait tout, et dont il put repérer la trame pour pouvoir enfin s'en décoller, c'est-à-dire commencer à se mettre en règle avec ses propres désirs, alors qu'il aurait aimé être immortel, c'est-à-dire un non vivant.

Voilà comment j'ai voulu travailler pour vous : « *Il n'y a de fautes qu'à céder sur son désir* »